

Avant-propos

Lorsque la guerre se déclare le 1er août 1914, faisant suite à l'attentat perpétré le 28 juin de cette même année sur l'archiduc François Ferdinand, héritier du trône austro-hongrois, et son épouse la duchesse Sophie de Hohenberg, en visite à Sarajevo capitale de la Bosnie, à Meulan petite ville aux portes du Vexin français, où il accomplit tranquillement son métier de secrétaire de mairie, M. Champion obéit à l'ordre de mobilisation générale, l'Allemagne ayant déclaré la guerre à la Russie, envahissant le 2 août le Luxembourg et adressant un ultimatum à la Belgique et le 3 août suivant déclarant la guerre à la France.

Comme tous les hommes valides, jeunes, moins jeunes, appelés, et ceux ayant devancé l'appel, le voilà parti sur le front suite à l'appel à la Nation qu'ont lancé le président de la République Raymond Poincaré et son président du Conseil Viviani.

Monsieur Renout, alors maire de Meulan, informe sa population des obligations et devoirs à remplir, déplorant bien justement le départ d'une partie de son conseil municipal et de son précieux secrétaire. Il faut absolument faire une mise en place des secours aux vieillards qui sont une trentaine dans la ville mais aussi envers les filles-mères et les familles nombreuses. Une vingtaine se sont inscrites. Bref, les mesures sont prises

afin que chacun souffre le moins possible de l'absence des hommes partis. Tous l'espèrent, ce ne sera que pour quelques jours de bataille car, la revanche de 1870 ne sera pas longue à être conclue. Tout le monde souhaite que cette guerre soit d'une rapidité exemplaire dans son action pour refouler les Prussiens ayant fait tant de mal en 1870 et en prenant par la force l'Alsace et la Lorraine que l'on compte bien leur faire restituer sur le front de l'Est.

M. Champion qui est marié et est père d'un jeune fils pré-nommé Jean, « Jeannot » dans l'intimité, âgé de 17 ans, qui a devancé l'appel, part donc pour le front et tout d'abord pour Verdun tandis que son fils est envoyé sur un autre front. Il semble qu'il avait également un autre garçon âgé de 6 ans au moment des faits.

La guerre des tranchées incarne la Première Guerre mondiale, et pourtant, aucun combattant ne l'avait prévue. Toutes les armées, tous les commandants comptaient sur une guerre de déplacements. En quelques mois cependant, il apparaît que la puissance des armes modernes (en particulier les tirs rapides et les mitrailleuses), n'autorise plus de laisser les soldats à découvert. Il faut donc creuser des tranchées qui serviront d'abris à partir desquels combattent les soldats. Les attaques contre ces défenseurs enfouis dans la terre sont d'ordinaire repoussées au prix de pertes incroyables. La guerre aboutit à une impasse.

Les premières tranchées sont des trous isolés dans la terre, mais bientôt, on implante des réseaux complexes.

À l'arrière de la première ligne se trouve une ligne de tranchées secondaires. Les tranchées elles-mêmes suivent une ligne en zigzag afin de contenir l'explosion des obus ennemis et

d'empêcher que l'adversaire, s'il s'emparait d'une partie de la tranchée, ne puisse tirer sur toute la ligne. Profonde de quatre ou cinq pieds (moins de 2 mètres), les tranchées comportent par la suite environ trois pieds (1 m) de sacs de sable. Des caillebotis de bois forment une passerelle au-dessus de la vase et de la boue. On y trouve des abris pour les troupes, des marches qui leur permettent de voir au-dessus du parapet formé de sacs de sable et de tirer, puis des périscopes qui servent à voir de l'autre côté sans s'exposer au tir.

Aussi bien construites soient-elles, les tranchées sont humides et boueuses, infestées de rats, et pire que tout, à portée de l'artillerie ennemie et des tirs d'embuscade.

Les grandes batailles sont aujourd'hui célèbres, mais les soldats ont consacré le plus clair de leur temps aux tranchées à être de faction, travaillant à améliorer les défenses, écrire des lettres, ou juste attendre qu'il se passe quelque chose. Les unités organisent des raids nocturnes pour capturer des prisonniers et recueillir des renseignements. À ces attaques participent des groupes composés de quelques hommes à quelques centaines de soldats divisés en équipes nombreuses. À moins qu'ils n'attaquent, les soldats sont en relative sécurité dans les tranchées. Mais les soldats de première ligne souffrent de stress profond. Afin de donner à chacun son tour dans les lignes arrière, on établit un système de rotation des unités.

Lorsqu'ils reçoivent l'ordre d'attaquer, les hommes, qui « grimpent au sommet » et avancent parmi les tranchées ennemies, deviennent vulnérables au tir de l'artillerie et des mitrailleuses. Compte tenu du sol criblé de cratères remplis de boue épaisse, les troupes avancent lentement. Les résultats sont terrifiants : les unités peuvent perdre presque tout leur effectif en quelques heures à peine (Wikipédia Internet Bibliothèque et archives du Canada).

Chapitre 1

Notre cuistot... Mazé

Nous étions depuis plusieurs jours à Cuffies. J'étais affecté à la 20^e compagnie et je venais de faire connaissance avec celui qui était devenu notre cuistot, un brave nommé Mazé. Ah ! Quel personnage, outre la vénération due au pourvoyeur de nos ventres et que nous lui devons, il était toujours informé des dernières nouvelles et connaissait, je ne sais comment, tous les projets des états-majors, recevant, je pense, les journaux de Paris le tout premier. Il bavardait aussi avec les ordonnances des officiers, avec les cyclistes des bataillons. Chaque soir, sa tournée terminée, ses fourneaux éteints, il nous racontait, bien calé dans sa guitoune, les faits connus et ceux probables ou improbables... Nous appelions ces récits, « le rapport des cuisiniers ».

Mazé, s'était, juste après la bataille de la Marne, battu dans le rang, tel un lion assouvissant sa proie.

Le régiment, une fois terré aux alentours de Soissons, il avait obtenu la faveur de procéder à notre tambouille. Mazé n'était pas vraiment cuisinier de métier ; dans le civil, il était marchand de bois ! Allez donc comprendre ce qui l'avait poussé à choisir

la roulante ? Pourtant, c'était extraordinaire la manière qu'il avait de préparer la barbaque quotidienne. Il nous arrangeait des rôtis succulents, des biftecks saignants avec des pommes frites, s'il vous plait, que c'en était un régal. Le plus souvent, cependant, c'était une bonne soupe bien mijotée sur le coin du feu de bois qu'il concoctait avec des choux cabus et des navets trouvés au hasard de ses recherches dans les champs. Un certain hiver 1914, Mazé, aidé de quelques-uns de nos camarades, aussi bons chapeurs que lui l'était pour la tambouille, se faufilèrent, sans bruit, à la nuit tombée, dans un immense champ se trouvant sur nos lignes et, tenez-vous bien, les tranchées des Boches... À pas de loup, ils étaient revenus avec un sac chargé de ces bienfaisants légumes. S'il n'y avait que la nourriture proprement dite, mais son café ! Ah son café... un vrai de vrai, pas un de ces ersatz de chicorée infecte non ; toujours, il trouvait le moyen de nous avoir du pur arabica. Mieux valait ne pas savoir sa provenance...

Son installation se trouvait être un véritable tour de force : à chaque cantonnement où nous nous trouvions, il dégoutait toujours plusieurs marmites, des ustensiles de toute sorte dans des maisons abandonnées, quasiment en ruine. Il installait une cheminée de fortune pour qu'aux heures prévues, nous puissions avoir nos repas bien chauds, tout au moins pour ceux étant dans leurs cabanes car ceux des avant-postes les recevaient toujours froids. C'était ainsi, le temps que ces derniers arrivent chez ses pauvres gars, les plats avaient eu le temps de passer de bouillants à quasiment immangeables. Aux avant-postes, on mangeait la soupe avant le lever du jour et le soir, à la nuit venue. C'était une vraie corvée pour Mazé d'apporter de l'arrière-ligne les mets préparés : la soupe, la viande, le vin et le « jus ». Une marmite au bout du bras, une marmite de l'autre, le pain dans un sac, le vin et le café dans des bidons passés en